

« *Le vertige est
une espèce de
lucidité formidable.
Surtout celui qui,
vous emportant
à la fois vers le jour
et vers la nuit,
se compose de deux
tournoiements
en sens inverse* »

Victor Hugo,
L'Homme qui rit

« *La lune descend
dans le ciel
comme un miroir
en plein vol* »

Li Po

Natacha Nataf

J'ai traversé les mondes inversés d'Éva Garcia.
Sa grande mer verticale sur matrice argentée. Ses *Sommeils* secs et ses insomnies de zinc. Son *Système sombre* où adulte et enfant semblent pris dans les mêmes draps de deuil. J'ai vu ses *Quartz* plus insistants qu'un membre fantôme. Ses fragments de *Corps lourds*, ses trombes d'aquatinte sur cuivre. J'ai parcouru les chutes immobiles qui ont ouvert le *Temps du vertige*. Dans cet espace saturé de spectres, j'ai marché avec elle. Sans savoir ni où ni quand nous avons basculé.

Soudain elle est apparue : une abstraction à l'éclat d'obsidienne, aussi attirante qu'un terrier, plus profonde que la rétine au fond de l'œil. Un grand miroir noir derrière lequel l'artiste griffa son premier monde inversé avec l'énergie d'un animal fouisseur. Joie féroce du couteau sur le dos vif-argent de la plaque de verre. Souvenir prégnant d'une vocation née à 24 ans et restée depuis gravée dans le miroir. L'ombilic dans le ventre de l'atelier.

De ce geste instinctif et sauvage, Éva Garcia a gardé le goût de la gravure. Contre toute évidence, elle a retourné sa vision et sa vie comme une peau de lapin. Tel le lithographe qui efface d'anciens dessins entre deux pierres, elle a frotté les miroirs et s'est laissée entraîner dans mille mises en abîme. D'atelier en atelier, elle a exploré le kaléidoscope infini des techniques, des formats, des papiers. Quitte à tout faire à l'envers, à bifurquer et à se perdre, pour le plaisir extrême d'expérimenter et de retrouver cette joie-là, celle du premier sillon creusé de l'autre côté du miroir.

Comme la pierre contient de l'eau, l'artiste s'est rendue poreuse aux matières et aux médiums. Certaines de ses œuvres relèvent à la fois de la sculpture et de la peinture – je pense à ses calcaires taillés, semblables à des bois brûlés, à des fusains de peintre peut-être. Monochromes noirs posés à même le sol, debout dans l'attente des siècles. Plus loin, une imposante pierre d'encadrement rapportée de Dordogne sert de socle à deux petites estampes. Erreur. Chausse-trappe. Ce sont là deux dessins poncés, grattés, « adoucis » dit-elle, qui empruntent à la gravure pour mieux la dévoyer. Délicats lavis de gouache mais sur encre typographique réfractaire. Ailleurs, c'est le fond qui vient à la surface. Des papiers Japon contrecollés sur d'immenses monotypes au carborundum recouvrent en le voilant le grain intense des cristaux de charbon-silice. Partout, dans les cartons, entre les feuilles, reposent encore des « fantômes », tirages au bord de l'effacement où l'image s'épuise autant qu'elle survit.

Interpénétration de

formes sans cesse remises en mouvement, puissance métamorphique d'images pariétales familières du fond des âges. De la Dordogne où elle a vu le jour à l'Extrémadure où elle a vécu, Éva Garcia connaît l'intimité des grottes, la douceur des pigments, la poésie fertile des reliefs. Du désert rouge de la Tadrart, en Algérie, comme des carrières blanches des Latomies, en Sicile, elle a retenu l'épure tranchante des contrastes, le prodigieux surgissement des couleurs. L'eau qui sculpte et le sable qui polit. La note infime et le silence fossile. Mais il est un courant souterrain qu'elle n'avait jamais perçu, et pourtant toujours déjà là. Un nom intérieur, à peine secret, lové dans l'ombre fraîche de cinq voyelles et quatre consonnes : É V A G A R C I A. Neuf lettres et un accent qu'il suffit de permuter, de faire tourner et danser pour voir apparaître en soi, jusqu'au vertige, l'éclat d'un mot inouï : G R A V É. L'eau sous la pierre du nom.

L'eau sous les miroirs